

Extrait distribué par Editions de l'Aube

L'ÈRE PLANÉTAIRE

Pun Ngai



Made in China Vivre avec les ouvrières chinoises

Traduit de l'anglais par Hervé Maury

 ***l'aube***

Extrait de la publication

MADE IN CHINA

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

série *L'Ère planétaire*

La traduction de cet ouvrage a bénéficié d'une aide
de la Hong Kong Polytechnic University.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

Titre original: *Made in China*
Women Factory Workers in a Global Workplace
© Duke University, 2005

© Éditions de l'Aube, 2012
pour la présente traduction
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0581-7

Pun Ngai

Made in China

Vivre avec les ouvrières chinoises

Traduit de l'anglais par Hervé Maury

éditions de l'aube

Du même auteur :

Avis au consommateur, L'insomniaque, 2011.

À ma mère, Wong Wai Leung,
et aux ouvrières chinoises.

Introduction

Je ne sais pas comment j'ai survécu, mais je suis la seule qui reste vivante. Toutes les femmes de mon village sont mortes dans l'incendie. Je n'arrive toujours pas à croire à cette chance que j'ai eue d'échapper aux portes des enfers...

Une survivante à l'incendie d'une usine en Chine

Le 19 novembre 1993, un incendie a ravagé une usine de Shenzhen gérée par un sous-traitant de Hong Kong d'un fabricant européen de jouets, marque très connue sur les marchés américain et européen. Plus de quatre-vingts ouvriers ont été tués, tous sauf deux d'entre eux étant des femmes. Cinquante autres ont été grièvement brûlés et vingt autres blessés. La tragédie a choqué la société chinoise, de même que la communauté internationale, comme si c'était le premier traumatisme infligé par le capital mondial dans la Chine de l'époque des réformes et comme si les médias avaient soudainement pris conscience et reconnu les coûts considérables supportés par les travailleurs migrants de la campagne pour prix d'un développement économique rapide¹.

1. Le premier incendie à se produire dans une zone industrielle investie par les capitaux étrangers est intervenu en mai 1990 à Dongguan, zone fortement industrialisée du delta de la rivière des Perles. Cet incendie a causé la mort de plus de quatre-vingts ouvriers dans une usine à capitaux de Hong Kong qui produisait des imperméables pour l'exportation vers les marchés occidentaux. Ma première rencontre avec des travailleurs migrants chinois a été due à cet incendie, lorsque j'ai vu les travailleurs blessés dans un hôpital de Canton. Par la suite, je me suis rendue de

Cependant, le rêve de la modernité dans la société chinoise – la très grande confiance accordée aux forces du capital et du marché, en particulier après les promesses illusoire de l'État et du Parti communiste chinois – est marqué de manière permanente par les incendies d'usines, qui s'alimentent d'espoirs et de désirs, mais aussi des conséquences funestes du développement postsocialiste où les sacrifices des gens ordinaires et des classes subalternes sont considérés comme un élément indispensable pour le développement. Par chance, j'ai pu rencontrer Xiaoming qui, seule de toutes les ouvrières migrantes de son village, avait survécu à l'incendie de l'usine. Ce furent Xiaoming la survivante et l'incendie qui a causé l'effondrement du bâtiment de l'usine mais n'a jamais brisé les rêves des jeunes *dagongmei* chinoises, les filles ouvrières migrantes, qui m'ont conduite à écrire ce livre. Je ne sais toujours pas avec certitude si ce sont ces survivantes qui se nourrissaient de rêves et de désirs ou l'incendie et ces morts qui m'ont incitée à l'entreprendre.

En rassemblant les éléments de cette violence sociale inéluctable faite à la vie des femmes, j'ai entamé un long parcours à la recherche d'un sujet-ouvrier chinois qui se situe dans la trajectoire de l'intégration du système socialiste étatique chinois au capitalisme mondial. J'ai également souhaité exprimer un genre mineur possible de résistance sociale dans la Chine contemporaine, pays qui se transforme rapidement en « atelier du monde » pour la production mondiale, en fournissant aux investisseurs d'énormes quantités de main-d'œuvre bon marché et d'abondantes ressources naturelles. L'histoire de vie de Xiaoming fait immédiatement venir à l'esprit l'incendie, la souffrance et la mémoire, attirant l'attention sur un traumatisme marquant et sur la résistance sociale qui traverse la vie des *dagongmei* en cette période de restructuration de la société chinoise.

Près de dix années se sont écoulées depuis l'incendie. La vie de Xiaoming miroite encore à mon esprit et présente ombre

nouveau à l'hôpital avec mon amie Chan Yu, avec laquelle j'ai conduit une étude de terrain dans quatre villages du Hubei en juillet 1990 pour retrouver et enregistrer le village natal des travailleurs blessés de l'usine.

et lumière au moment où je tente d'entrevoir la naissance et les luttes d'un nouveau corps social – les *dagongmei* – dans une Chine qui s'inscrit rapidement dans la mondialisation.

J'ai rencontré Xiaoming à l'hôpital. Son corps était entièrement brûlé, toute sa peau était flétrie et carbonisée – mais son joli visage aux yeux brillants et innocents avait été épargné. Elle paraissait faible mais calme. Pendant nos rencontres, elle m'a parlé d'elle et de sa vie dans son village natal :

Les enfants aimaient se battre, sauter, chanter. Mais j'aimais danser, aussi j'imaginai qu'un jour je pourrais être danseuse. [...] Il n'est pas facile d'accéder à mon village. C'est une région montagneuse qu'aucun train, ni bus ne peut atteindre. Il faut marcher une bonne heure pour arriver chez moi [...]

Je n'ai aucune idée de comment je rentrerai chez moi maintenant [...] Là, les gens sont pauvres mais très simples [...] On ne peut pas vraiment se fier à quelqu'un en ville. Je n'aime pas les gens des villes. Pendant quelques années, j'ai aidé mes parents à faire le travail agricole et le travail de la maison. De nos jours, les jeunes n'aiment plus labourer les champs. Je n'aime pas ça non plus. Chacun disait que travailler « à l'extérieur » était plaisant et qu'ainsi je pourrais gagner bien plus d'argent.

En 1990, je suis partie avec un certain nombre de covillageois, *tongxiang*, et j'ai pris un emploi dans une usine de vêtements à Shenzhen. C'était la première fois que je cherchais du travail. J'ai eu très peur lors de l'entretien et du test avec l'encadrement. Beaucoup de gens étaient en concurrence pour les emplois dans l'usine et j'avais le sentiment que j'étais seule à me battre pour l'obtenir.

Je me disais à moi-même que j'étais adulte et que j'avais à m'occuper de moi, avec ou sans covillageois dans la même usine. On m'a affecté une couchette minuscule dans le dortoir de l'usine et je ne connaissais personne. À ce moment-là, j'ai compris le *ziwei* (sentiment), dont on parlait souvent, de partir de chez soi, ce qui signifie que vous n'avez à dépendre de personne sauf de vous-même.

Mais s'échapper pour la première fois restait excitant – la grande ville, les gratte-ciel, les boutiques et tout ce monde [...] C'était comme regarder un film et c'était là. Tout était intéressant pour moi et je me trouvais très paysanne et innocente...

Mais je n'ai pas été satisfaite de mon premier emploi. L'usine qui appartenait à un patron taiwanais payait souvent nos salaires en retard. Nous étions supposées être payées le premier jour de chaque mois mais ils étaient souvent en retard, parfois d'un mois, parfois de deux mois. [...] Au moins, la paie n'était pas inférieure à celle des autres usines. Je pouvais faire à peu près 300 yuans [35 euros] chaque mois.

J'ai quitté l'usine en mai 1991 et j'ai été introduite par mon cousin dans l'entreprise de jouets [...] C'était une grande usine [...] On travaillait très dur, du lever du soleil à minuit, douze heures par jour. Tous les jours, j'étais crevée, toute mon énergie partie. Mais là, je me sentais bien. J'avais des dizaines de parents et d'amis; on discutait beaucoup et on s'entraidait.

À partir de là, je n'ai jamais pensé travailler dans une autre usine [...] Tous les trois mois, je pouvais envoyer chez moi 600 yuans à mon père et en garder quelques centaines pour moi. Je pensais que je pourrais travailler là pendant au moins quelques années.

Mais alors, il y a eu l'incendie, l'incendie¹.

Jamais je n'avais escompté rencontrer Xiaoming, une ouvrière migrante de 21 ans, fraîchement débarquée d'un village du Hubei, région relativement pauvre de Chine. M'inquiétant de ce que le rappel des souvenirs de l'incendie lui serait trop pénible, nous avons parlé de son enfance, de sa famille et de son expérience de travail à Shenzhen. Bien des années plus tard, après que je suis retournée sur le terrain, je ne peux toujours pas oublier le visage et la voix de Xiaoming.

J'étais satisfaite de mon emploi à l'usine de jouets. C'était un travail terriblement dur mais nous pouvions aussi nous amuser.

1. À noter que partout dans ce livre des pseudonymes ont remplacé les noms des personnels de l'usine. La citation de Xiaoming, comme toutes les autres citations d'ouvriers d'usine ou de membres de l'encadrement sont tirées des notes que j'ai prises durant mon travail de terrain en Chine en 1990, 1993 et 1995-1996. Sauf indication contraire, toutes les transcriptions du chinois dans le texte sont de l'auteur, à l'exception des noms des villes de Canton et de Pékin.

Nous avons un projet. Avant de retourner chez nous pour nous marier, nous faisons des économies pour aller à Pékin. C'était un tel rêve.

Les traumatismes sociaux tels que les incendies d'usine font pressentir la violence sociale d'une manière générale, ainsi que la triple oppression spécifique imposée aux *dagongmei* chinoises par le capitalisme mondialisé, le socialisme d'État et la famille patriarcale qui fonctionnent main dans la main pour produire des formes particulières d'exploitation de la main-d'œuvre selon des divisions de classe, de genre et de disparité entre urbains et ruraux. Ces triples composantes de l'oppression – politique, économique et socioculturelle – se renforcent mutuellement et constituent de nouvelles configurations spécifiques de la société chinoise, au moment où le système socialiste s'est ouvert à la production mondialisée. Bien que ces types d'oppression soient encore liés à leurs propres conditions culturelles et sociales, ils se transforment rapidement et se reconstruisent, dans la recherche avide de nouvelles matrices de pouvoir et de pratiques permettant de réguler la société. Le repositionnement de la Chine comme « atelier du monde » dans la nouvelle division internationale du travail est incontestablement un projet du capital mondial. C'est le soubassement de la formation d'une nouvelle classe ouvrière chinoise en général et d'un nouveau sujet-travailleur, la *dagongmei* chinoise, en particulier (Lee, 1995, 1998; Jacka, 1998; Pun, 1999; Xu, 2000). La main-d'œuvre à bon marché et la faiblesse du prix des terres ne sont pas les seules raisons motivant la relocalisation actuelle du capital transnational en Chine. Les ouvrières chinoises, appliquées, bien formées et dociles qui acceptent de peiner douze heures par jour conviennent à la production juste-à-temps, sont des consommatrices potentielles des produits mondialisés, et tous ces facteurs contribuent à séduire le capital transnational et à l'inciter à se délocaliser en Chine (Croll, 1995; Davis, éd. 2000; Chen *et al.*, 2001; Pun, 2003; Yan, 2003).

La vie des *dagongmei* chinoises doit être comprise en fonction de cette évolution plus générale qui se constitue en Chine à partir de deux forces réactionnaires. La première est la transformation

des modes de régulation sociale et de l'ingénierie politique de la société par l'État-parti, et la seconde, le caractère de plus en plus capitaliste ou marchand de la société socialiste, toutes deux enjolivées par un discours hégémonique, celui de la « recherche de la modernité » ou de la « quête de la mondialité », qui est estampillé par le slogan *yu quanqiu jiegui*, « mettre la Chine sur la voie de la mondialisation ». Il fut un temps où l'élément central de compréhension de la société chinoise était le complexe Parti-État-planification. Actuellement, c'est le complexe Parti-État-marché – avec l'extension de ses blocs de pouvoir et de ses frontières floues parmi les élites politiques et entrepreneuriales – qui commande les tensions et les conflits actuels dans la société chinoise, ce qui crée inévitablement des forces sociales et des formes de résistance nouvelles. Les transformations rapides en Chine au cours des deux dernières décennies – l'ouverture du pays au capital mondial et l'introduction des mécanismes du marché pour venir au secours de la légitimité déclinante du parti-État et, donc, l'ingénierie contractuelle de la société que réalisent le marché et l'État – infligent des blessures à la société chinoise et redoublent les formes d'oppression. L'alliance hybride du pouvoir d'État et du capital mondialisé crée de nouvelles formes de contrôle au niveau sociétal et au niveau individuel. Cette fois, la terre et la main-d'œuvre, la nature et la vie humaine, tout est « marchandisé » sous la forme de biens à vendre et non pas seulement par le marché « capitaliste » mais par le parti-État « socialiste ». Cependant, le décentrement du pouvoir central et l'affaiblissement de l'appareil idéologique sont loin de correspondre à un « retrait de l'État » de la régulation de la vie sociale dans la Chine des réformes. Plus exactement, le système dépassé, mais toujours en vigueur, du *hukou* (le système d'enregistrement de la population), le localisme des autorités urbaines dotées d'un pouvoir administratif renforcé, le strict contrôle du développement de la population et de l'économie et les mesures répressives contre les organisations indépendantes de travailleurs imposent un processus spécifique de prolétarianisation et de lutte dans la Chine contemporaine.

La caractéristique dominante de la vie des *dagongmei* chinoises est le transitoire. Leur séjour dans les usines urbaines est souvent de courte durée, en moyenne de quatre à cinq ans. Cette vie de travail transitoire ne correspond certainement pas à un choix des travailleuses migrantes mais elle est plutôt la conséquence de ce qui est hérité du système de contrôle socialiste, comme de ce qui reste de la forme patriarcale de la famille chinoise. Structurellement lié à l'État, le système d'enregistrement du *hukou* rattache le destin des *dagongmei* à leur lieu de naissance à la campagne. Ainsi, les travailleurs migrants chinois, souvent appelés *mingong* (paysans-travailleurs) ont été privés des droits fondamentaux de s'installer dans les villes, de fonder une famille, de bénéficier d'une véritable formation, de soins médicaux et d'autres prestations sociales auxquelles les résidents urbains ont droit¹. Il en est résulté un très large recours au système de l'usine-dortoir dans les zones industrielles ou en développement des villes chinoises, système grâce auquel les entreprises étrangères et locales ont pu maximiser le temps de travail et extraire la force de travail sans se préoccuper de la reproduction de la main-d'œuvre dans le long terme. L'utilisation temporaire de la main-d'œuvre chinoise a donc été légitimée institutionnellement par l'État chinois, dont le système du *hukou*, tout en se modifiant, a permis l'exercice d'un contrôle sur la population et sur la main-d'œuvre qui a joué en faveur du capital mondialisé et privé.

Les caractéristiques exploitatrices du système s'inscrivent encore davantage grâce aux configurations sociales et culturelles locales qui ont perpétué l'utilisation temporaire de la main-d'œuvre dans les usines mondialisées de Shenzhen comme dans celles d'autres zones de développement économique. La famille patriarcale chinoise, bien qu'elle ait subi une transformation rapide au cours de la période des réformes², impose de fortes

1. Voir dans Solinger (1999) une description et une analyse saisissantes du système du *hukou* et des contraintes qu'il exerce sur différents droits et chances de vie de la population chinoise urbaine et rurale.

2. Pour une discussion sur les transformations de la famille dans la Chine postmaoïste, voir Davis et Harrell (1993).

contraintes sur le déroulement de la vie des femmes chinoises rurales, en particulier en ce qui concerne leur éducation, la division du travail dans la famille, le travail salarié et le choix du moment de leur mariage. La majorité des travailleuses migrantes, qui sont souvent jeunes et célibataires, ont encore à se battre pour prendre leurs propres décisions concernant le travail salarié et le mariage. L'intervalle de temps entre le milieu et la fin des vingt premières années d'une femme est typiquement le point où la famille décide si elle lui permet ou non de travailler en ville (Pun, 2000). Au-delà de cet âge, le retard au mariage sera considéré comme un coût trop élevé à payer. On s'attend donc à ce que le travail salarié dans l'immédiat intervienne au cours du cycle de vie prémarital de la plupart des filles de la campagne. Quitter le travail pour se marier et retourner à la vie villageoise est encore une caractéristique commune à la plupart des filles migrantes qui travaillent, bien que ce destin commun n'aille pas sans rencontrer de résistances. La période dorée de la jeunesse, entre 18 et 25 ans, est donc subsumée sous l'expropriation réalisée par le capitalisme mondialisé et par le système étatique socialiste qui intervient continuellement en faveur du développement urbain et industriel.

Empruntant une voie différente de celle qu'a suivie la prolétarisation en Occident, les travailleuses migrantes chinoises n'ont pas lancé de confrontations ouvertes avec la gestion capitaliste et n'ont pu devenir une force politique importante, car toute tentative déclarée d'organiser ou de créer un syndicat indépendant aurait été vigoureusement réprimée par le gouvernement chinois (Chan, 2001; Lau, 2001). Mais, bien que la formation d'une force organisée de la classe ouvrière ait été empêchée, si des occasions se présentaient, ces travailleuses migrantes n'hésitaient pas à prendre l'initiative de grèves brèves et spontanées et d'actions collectives qui, d'une manière générale, n'ont pas été enregistrées. Le caractère transitoire et liminal du mode de vie des migrantes, qui en est le principal trait distinctif, a également élevé des obstacles empêchant le développement au cours du temps d'une force de classe collective dans les villes. Cependant, dans une situation où les actions collectives conflictuelles ont été

sévèrement contenues et réprimées politiquement, un ensemble disparate d'actions transgressives, allant du refus collectif d'obéir sur le lieu de travail à des tactiques quotidiennes de résistance, ont surgi et se sont répandues (voir Zhou, 1993 ; Liu, 1996 ; Lee, 1998b ; Blecher, 2002 ; Perry, 2002).

Individuellement, les travailleuses migrantes comme Xiaoming, la survivante de l'incendie, semblaient bien comprendre leur situation. Xiaoming savait qu'elle se heurterait à la même impasse que les autres filles qui travaillaient : le choix entre vivre célibataire comme ouvrière en ville ou vivre comme femme mariée au village. Néanmoins, elle et ses amies avaient d'autres idées. Elles savaient qu'après le mariage, elles seraient forcées de rester dans le village de leur mari pour le reste de leur vie et n'auraient probablement plus aucune chance de travailler en ville¹. C'est pour cette raison que, vers les vacances du nouvel an de 1992, un souhait est devenu un projet : économiser de l'argent pour un voyage à Pékin, la capitale, avant qu'elles ne se marient. Les tactiques quotidiennes des *dagongmei*, toujours mouvantes, liées à la situation et collectives, ont composé une nouvelle symphonie de transgressions des travailleuses migrantes dans la Chine contemporaine (Certeau, 1984 ; Scott, 1990). Et ainsi, Xiaoming a commencé à économiser pour elle-même. À la fin de l'automne 1993, après avoir envoyé de l'argent à sa famille, elle possédait 500 yuans. Un jour froid, l'incendie a brûlé et l'argent et le rêve.

Acteur social ou sujet de classe ?

Le parcours de Xiaoming pour devenir *dagongmei* a coïncidé avec la transformation sociale qui a commencé au début des années 1980, moment où le régime étatique socialiste de la Chine contemporaine a lancé la transformation d'une économie

1. Un grand nombre de femmes mariées des zones rurales s'efforçaient de partir comme *dagongmei* dans les zones industrielles urbaines. On a remarqué une tendance croissante des femmes mariées à travailler dans les usines à capitaux étrangers depuis la fin des années 1990 mais une recherche systématique dans ce domaine fait encore défaut.

planifiée rigide en une économie de marché. Au cours de la période de la Chine postsocialiste, la quête de la modernité (ou de la mondialité, selon le nouveau langage) a signifié l'ouverture de la société chinoise au capital privé et au capital mondial et a permis à l'appareil et aux relations capitalistes de réguler non seulement la vie économique, mais aussi la vie sociale et culturelle. La première grande question qui parcourt ce livre est celle des changements qui sont intervenus dans la vie des individus dans le sillage de la recherche de la modernité et de la mondialité par la Chine au cours de la période des réformes. Dans une société en transition, que demande aux corps individuels ce mélange hybride de relations étatiques socialistes et de relations capitalistes pour qu'ils y satisfassent ? Quelles sortes de nouveaux sujets, de nouvelles identités et de nouvelles relations de pouvoir et de résistance apparaissent ?

Dans *Critique de la modernité*, Alain Touraine remarque : « Nous sommes tous embarqués dans la modernité ; la question est de savoir si c'est comme galériens ou comme passagers avec des bagages, portés par un espoir en même temps que conscients des inévitables ruptures » (1993, p. 236). Alain Touraine souligne le paradoxe du projet hégémonique de la mondialisation en montrant que « le monde contemporain accepte la modernité à une majorité écrasante » : « presque toutes les sociétés sont pénétrées par de nouvelles formes de production, de consommation et de communication » ; et, dans certains cas, « même lorsque les dirigeants lancent des anathèmes contre la pénétration de l'économie marchande, les populations sont attirées vers elle », en particulier les pauvres et les travailleurs sans emploi (1993, p. 235-236). L'ardeur à exprimer une imagination moderne se manifeste tout autant de la part de l'État chinois que des travailleurs migrants. Ce processus de mondialisation de la modernité n'est en aucun cas un simple processus d'universalisation de nouvelles formes de production, de consommation et de communication et appelle sans aucun doute des recherches plus élaborées qui prendraient sérieusement en considération les forces d'universalisation, d'une part, de disjonction et des différences culturelles, de l'autre

(Appadurai, 1996). La théorisation de ces deux forces, non pas comme étant en opposition mais comme se situant à plusieurs niveaux enchevêtrés, se recouvrant partiellement, tantôt coopérant, tantôt se confrontant et parfois se repliant, est plus utile lorsqu'on tente de démêler les forces contradictoires à l'œuvre dans ce processus de mondialisation de la Chine. Et si « la modernité en général » est un projet trop vaste pour être contenu dans une imagination nationale ou individuelle, alors l'argument en faveur d'une « version alternative de la modernité chinoise », dont l'unité d'analyse serait fondée sur un État-nation conventionnel ou un agenda politique de l'État est également très problématique (Ong et Nonini eds., 1997; Rofel, 1999)

Devenir *dagongmei*, parcours qu'emprunte la formation du sujet dans ce projet de la « modernité en général » évoque un nouvel espace dialogique où la force de l'universalisme et celle des spécificités historiques et des différences culturelles peuvent se rencontrer et s'associer selon de nouvelles configurations. La généalogie du nouveau sujet, la *dagongmei*, s'inspire des « techniques du soi » de Foucault, où celui-ci défend clairement l'idée de prêter attention aux « procédures qui existent sans doute dans toute société [et qui sont] suggérées ou prescrites aux individus pour déterminer leur identité, la maintenir ou la transformer en vue d'un certain nombre de fins, par des relations de maîtrise et de connaissance de soi » (1997, p. 87). Foucault suggère un type de projet qui puisse articuler les éléments qui sont à l'intersection de deux thèmes: une histoire de la subjectivité et une analyse des formes de « gouvernementalité » (p. 87-88). Sur la question de la subjectivité, nous devons nous demander: comment le sujet a-t-il été institué, à différents moments et dans différents contextes institutionnels, comme objet de savoir possible, désirable et même indispensable (p. 87)? Pour l'analyse de la gouvernementalité, ce dont il s'agit est non seulement de réaliser la critique nécessaire des conceptions communes du « pouvoir » ou de les analyser comme un domaine de relations stratégiques se centrant sur les relations à l'autre(s), mais aussi comme « le gouvernement de soi par soi dans son articulation

avec les relations aux autres » (p. 88). Néanmoins, les projets généalogiques de Foucault sur les techniques du soi tendent à mettre l'accent sur les techniques détaillées d'individuation du sujet, ce qui obscurcit quelque peu ce qu'il a avancé concernant « l'articulation des relations avec les autres ». Si l'individuation est en effet la « technique » centrale pour former un soi moderne, comme beaucoup aimeraient que nous le croyions, il est grand temps d'examiner ce processus, non pas dans des contextes occidentaux et orientaux dichotomisés, mais en montrant comment ce processus de subjectivation implique à la fois le projet d'une individuation sérialisée et d'une formation relationnelle du sujet.

Je ne veux pas suggérer que le sujet chinois est plus relationnel et que le modèle occidental du soi individualisé n'est donc pas pertinent pour comprendre la modernité chinoise et son sujet. Sur la question de la constitution du soi moderne chinois comme participant du projet de la modernité en général et de la transformation des corps des migrants ruraux en travailleurs industriels en particulier, on est toujours en présence d'un processus complexe qui est double : une intensité des forces du marché à même d'accroître l'atomisation de la vie des Chinois, pris individuellement, et la réapparition des forces sociales empêtrées dans les mailles du *guanxi* (réseau social), du *tongxiang* (les relations au lieu de naissance), de la parenté, du genre, du statut matrimonial, etc. (Honig, 1986 ; Hershatter, 1986 ; Perry, 1993 ; Yang, 1994). Lorsque Xiaoming a été mise sur la ligne de production de l'usine de vêtements, confrontée à de multiples examens et contrôles de la part de l'encadrement, elle a été, sans aucun doute, déplacée – séparée de sa famille et du *tongxiang* qui s'efforçait aussi de trouver des emplois, seule à faire face aux impératifs du capital dont les techniques étaient orientées vers l'individuation. Dès le début, le processus d'entrée dans l'usine a été un processus d'individuation du soi, laissant l'individu réaliser qu'il n'avait de recours auprès de personne, sauf de lui-même. Il s'agissait d'une lutte sociale, une lutte pour devenir *dagongmei*, mais le passage qu'elle effectuait était celui d'une solitaire. Xiaoming a souligné qu'apprendre à être adulte consistait à s'occuper d'elle-même,

avec ou sans covillageois sur le lieu de travail. La solitude est en effet un thème dominant, sans cesse répété par les *dagongmei* dans leurs journaux intimes, dans leurs lettres et dans différents genres de littérature.

Alors que l'individuation du sujet est un projet du capital, pratiquer des formes de vie collective, enchâssées dans les relations sociales ou mises en œuvre à partir de ressources culturelles, fait également partie des « tactiques quotidiennes » continues des femmes agissant contre les forces du marché, que ce soit dans la Chine au début de sa modernité ou dans la période contemporaine. Dans la Chine du début du xx^e siècle, la formation d'enclaves *tongxiang* dans les entreprises de Shanghai ou de Tianjin a été un moyen important de création des identités sociales (quoique fragmentées, fluides et changeantes) et ainsi de faire apparaître ou de masquer des actions sociales (Honig, 1986; Hershatter, 1986; Perry, 1993¹). Dans la Chine contemporaine, les femmes dans les entreprises à capitaux étrangers et ailleurs sont encore véritablement cernées par le *tongxiang* et les réseaux de parenté qui, bien que réimaginés et reconstruits, leur proposent les formes d'aide les plus personnelles et celles auxquelles elles peuvent accorder la plus grande confiance. Les distinctions entre travailleurs originaires de Canton, du Chaozhu et du Hakka ou originaires de provinces extérieures comme le Sichuan, le Hunan ou le Hebei étaient encore de la plus grande importance pour les ouvrières (Tam, 1992; Lee, 1998a; Pun, 1999). L'expression de l'identité *tongxiang* correspond vraiment un à projet de performance culturelle utilisé par les travailleurs migrants chinois comme contre-tactique opposée au projet d'individuation porté par le capital dans le processus de prolétarianisation. Le processus de subjectivation – la formation des *dagongmei* – implique ainsi les multiples éléments d'une individuation sérialisée et certaines formes de référence à la collectivité, particulières à la société chinoise.

1. Emily Honig (1986), Gail Hershatter (1986) et Elizabeth Perry (1993) ont apporté des contributions très intéressantes montrant que la relation de *tongxiang* a été centrale dans la formation des politiques de la main-d'œuvre chinoise au début du xx^e siècle.

Inscrite dans des relations familiales spécifiques, la vie des *dagongmei* au cours de la période des réformes en subit encore bien des contraintes, tout en étant en même temps soutenue par la transformation rapide de la famille patriarcale chinoise. Comme l'ont montré Stacey (1983), Andors (1983) et Wolf (1985), ces relations patriarcales n'ont jamais été affaiblies par la révolution socialiste en Chine. La famille patriarcale a été maintenue pendant toute la période maoïste par les pratiques du mariage patrilocal et par la division sexuelle inégalitaire du travail dans le domaine du travail et de la vie familiale. La famille postmaoïste, en particulier dans les régions rurales, a repris et reproduit ces relations en discriminant ouvertement les filles nouveau-nées comme étant d'un sexe inférieur et en continuant à exercer des pressions pour que les filles se marient vers 25 ans (Davies et Harrell éd., 1993; Croll, 1995). Pour les femmes chinoises, leur destin en tant que filles et épouses a été renégocié en profondeur et bien que l'on n'ait noté qu'une faible résistance collective à la famille patriarcale chinoise (Sheridan et Salaff, 1984; Judd, 1994), les actes individuels difficiles contestant les décisions de la famille quant au travail et au mariage ont été nombreux et en augmentation sur le lieu de travail. Les ouvrières échangeaient souvent autour d'histoires touchantes de fuite hors de la maison de leur père ou de leur mari pour travailler en usine¹. Hésitant entre le travail industriel et la famille rurale, la plupart des *dagongmei* ont néanmoins opté pour le premier et rêvaient de rester en ville aussi longtemps que possible. Cependant, lorsque les conflits entre ces deux domaines n'étaient pas manifestes, le soutien de la famille et de la parenté restait le dernier recours pour les migrantes rurales qui n'avaient nulle part où se tourner, lorsque des problèmes ou des difficultés surgissaient dans leur travail industriel urbain. Ces relations familiales et les pratiques culturelles qui s'y rattachent ont néanmoins contribué provisoirement à contenir le processus d'individuation porté par le capital et ont maintenu une différence culturelle dans le processus de subjectivation et de modernité en Chine.

1. Voir aussi un reportage de Hung Xiangfa (1994) dans son *Taohun de dagongmei* (La jeune ouvrière qui a échappé au mariage).

Je m'inspire des idées de Foucault sur les technologies du soi, de l'analyse marxiste de la lutte des classes et des recherches féministes sur le travail et le genre, mais je fais appel, en outre, à l'œuvre d'Alain Touraine et à son concept d'« acteurs sociaux » lorsque je me lance dans ce projet sur les *dagongmei*. Les *dagongmei* comme Xiaoming qui travaillent dans des usines à capitaux étrangers sont parmi les pionnières ayant fait l'expérience de la transformation sociale rapide et profonde de la société chinoise – la transformation d'un mode de production agricole et socialiste étatique en un mode de production industriel et capitaliste. En tant que femmes, paysannes et migrantes, les *dagongmei* sont les sujets liminaux d'une société en mutation. Elles ne peuvent jamais être facilement récupérées par un discours dominant, que ce soit au niveau intellectuel ou politique. Ann Anagnost l'énonce succinctement: « faire parler les subalternes », en tant que projet révolutionnaire du réalisme littéraire chinois au début du xx^e siècle, a été paradoxalement subsumé sous le jargon du parti-État qui fait usage d'une catégorie étrangère à l'analyse de classe marxiste. Alors que la catégorie de la classe ne semble plus étrangère dans la Chine des réformes, la formation du nouveau sujet-travailleur reste bien plus complexe que ce qu'une notion marxiste conventionnelle, ou pire réifiée, de la classe peut discerner.

Le maoïsme, en revanche, a fortement mis l'accent sur la capacité d'agir et la créativité humaines et il était ainsi à l'opposé de l'analyse marxiste orthodoxe des classes et de la société. La notion de « classe » était sans aucun doute étrangère à la paysannerie chinoise qui a permis la révolution communiste chinoise et pourtant le Parti communiste s'est constamment proclamé l'avant-garde du prolétariat chinois. Les relations arbitraires entre le symbolisme politique et les sujets de classe étaient trop flagrantes, ce qui a donné à la révolution communiste chinoise l'apparence d'un « projet postmoderne », bien avant que le postmodernisme ne soit mobilisé dans le domaine de l'analyse sociale. Il existait un trop grand écart entre le signifié et le signifiant et cette divergence soutenait et en même temps empêchait que le langage de « classe » fût porteur de significations importantes,